

Jean-Marie Comeau

Numéro 67, mai 1992

Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1992). Jean-Marie Comeau. *Liaison*, (67), 26–27.



Jean-Marie Comeau

Après l'expérience Ciné-Nord, je suis parti pour Toronto en espérant travailler à la pige pour l'ONF. Je voulais continuer en cinéma. J'ai été très malheureux à Toronto : faire du vrai cinéma en français en Ontario, c'était impossible. On nous proposait de faire des courts métrages dans un contexte très étroit. L'ONF exigeait qu'on soit les

ambassadeurs d'une politique culturelle cul-cul, alors que nous avons été les premiers à faire des films. L'ONF voulait être le père et refusait de nous laisser produire.

Jean Marie Comeau est né en Abitibi. À 11 ans, il déménage avec sa famille à Timmins, puis à Cochrane, ensuite à Hearst où il administre tour à tour La Pitoune et La Fabrique à Pantouf. À la Super francofête de Québec, il rencontre les membres de CANO et se retrouve à Sudbury pendant la belle époque du Nouvel-Ontario. Il fonde Ciné-Nord et produit *Figulages*, de Diane Dauphinais. Il quitte l'Ontario en 1978. Ce Néo-Montréalais devient producteur associé (on lui doit *Kalamazou*, *Une histoire inventée*, *Le Party*) avant de fonder sa propre maison de production cinématographique.

J'ai jamais adhéré au complexe d'infériorité. On était du monde qui voulait faire des choses. On voulait exprimer ce qu'on avait en-dedans. La troupe de Hearst était en dehors de la liturgie franco-ontarienne. Quand je suis parti pour Montréal, j'ai rejeté l'Ontario et je l'ai boudé pendant longtemps. C'était plus

facile de se dire Québécois. Ma frustration était trop grande pour qu'il n'en reste pas d'amertume.

L'expérience CANO m'a beaucoup marqué. J'ai longtemps cherché cet esprit de gang. On discutait d'un projet autour d'une bière et, si le projet résistait à la troisième bière, on le mettait en marche le lundi suivant. Ça m'a donné le goût d'entreprendre, de bâtir des équipes.

J'ai fait cinq ans de films publicitaires, j'ai tourné partout. J'ai appris tout ce que j'avais à apprendre en technique. J'ai voyagé. Aujourd'hui, j'ai 40 ans, âge où on a moins le

temps d'apprendre, où on connaît ses talents. L'Ontario, c'est la moitié de mon école d'adulte. J'ai eu la chance de vivre au milieu de deux groupes extraordinaires. J'ai appris beaucoup de choses que je ne voudrais jamais perdre. J'y ai reçu beaucoup d'amour, je ne m'en suis rendu compte que bien plus tard.

J'ai jamais retrouvé l'équivalent ici. La ville est plus grosse, c'est plus difficile. J'ai fait un deuil de toute cette énergie disparue. C'est comme quitter sa famille. La nostalgie est là, bien sûr, celle de mes amis Cédéric Michaud et Robert Dickson. Cédéric, c'est mon frère, c'est un très grand artiste. C'est lui qui m'a initié à la photo. Sans lui, je ne ferais pas de cinéma.

Si on me proposait aujourd'hui de retourner en Ontario, je voudrais de gros moyens financiers et carte blanche pour faire du cinéma. Sinon, je ne vois pas ce que je pourrais y accomplir. Un de mes rêves, c'était de partir un centre de création et de production à Hearst... Actuellement, j'écris, je scénarise. Créativement, je suis un «late-bloomer». On ne s'improvise pas scénariste; toute mon expérience et mon passé me mènent à ça, j'imagine. C'est dans l'action qu'on se concrétise, comme c'est dans l'amour qu'on apprend à aimer.

